

Dorottya MIHÁLYI

Le non-dit dans les récits de voyage sur l'Afrique du Nord¹

La fin du XIX^e siècle, colonisation et récit de voyage

Les textes viatiques ne sont jamais indissociables du contexte historique dans lequel ils ont été écrits. Au XIX^e siècle, ils contenaient des renseignements que le public lecteur n'aurait pas pu acquérir ailleurs. Leur rôle était donc fondamental. Dans la période étudiée, trois phénomènes ont déterminé l'évolution du genre.

Premièrement, le progrès technique spectaculaire qui a ouvert de nouveaux horizons et a augmenté la mobilité des gens. Deuxièmement, la découverte et la conquête du monde qui ont été accomplies par la colonisation moderne, celle-ci impliquant un point de vue impérial inédit dans la littérature de voyage (Pratt 2008). Troisièmement, la naissance du tourisme qui a entraîné l'apparition d'un nouveau type de voyageur : le touriste. Tous les deux phénomènes ont conduit à de nouvelles pratiques de voyage et de nouvelles manières d'observer, de connaître l'inconnu.

Dans cette période, nous pouvons observer pour la première fois un tournant dans les pratiques de voyager et d'écrire. L'homme qui se déplace cesse d'être exclusivement le voyageur philosophique des siècles précédents. Les récits des voyageurs ont depuis toujours une fonction documentaire où l'auteur veut comprendre et analyser les choses vues lors du voyage. Le regard du voyageur est étendu : il interroge, collecte des données, et veut connaître le pays dans les profondeurs, il observe, comme une sorte d'historien (Pasquali 1994 : 33 ; Venayre 2012 : 11)². Le touriste au contraire jette un regard futile, s'appuie sur ses impressions reçues par une observation lointaine et sans contact avec les autochtones. Il tend à exprimer l'effet que le pays visité a exercé sur ses sens et ses émotions (Gannier 2001 : 119 ; Pasquali 1994 : 33–36). Au cours du siècle, les descriptions philosophiques des voyageurs qui cherchent à comprendre le pays visité furent de plus en plus souvent remplacées par un regard superficiel et esthétique des voyageurs-touristes. Les nouveaux récits comprennent moins de renseignements sur la structure politique et culturelle de la destination. Ils relèvent cependant aux chercheurs des informations sur la conception du monde et des valeurs d'une époque précise. Les textes des touristes, parus en grand nombre, sont des sources très importantes pour les recherches sur le genre de récit de voyage.

Il existe plusieurs façons de lire les récits de voyage. Les contemporains des textes et les lecteurs d'une époque postérieure lisent autrement. Le lecteur curieux de

¹ Supported by the ÚNKP-22-4 – SZTE-79 New National Excellence Program of the Ministry for Culture and Innovation from the source of the National Research, Development and Innovation fund.



² Venayre y fait référence aux propos de Chateaubriand (2005).

nouveautés se concentre également sur d'autres facteurs que le chercheur équipé d'une méthode d'analyse et d'une connaissance plus approfondie sur le pays décrit (Szász 2021). Le lecteur (contemporain aux textes ou non) effectue rarement des recherches scientifiques pour analyser le contenu de sa lecture. Il peut comparer et critiquer des textes en faisant recours à ses connaissances préalables. Or, seulement les chercheurs disposent d'un point de vue rétrospectif leur permettant un regard plus objectif et plus analytique. Ils peuvent étudier une époque en s'appuyant sur un ensemble de sources et de connaissances inaccessibles pour le lecteur contemporain aux textes. Si c'est un constat évident, il est important de catégoriser les différentes manières de lecture et les interprétations possibles d'un texte car autrement nous ne pouvons pas tirer des conclusions sur l'effet des textes sur une société.

Au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, les voyages en Afrique du Nord sont inséparables du contexte de la colonisation. Le voyageur et même les touristes se chargent de servir l'État colonisateur car ils rapportent sur les pays « pacifiés » et diffusent l'idée coloniale. Dans les pays colonisateurs, les textes viatiques (récits et impressions de voyage, guides, brochures) et la presse vulgarisatrice inondent les lecteurs avec des connaissances sur les territoires lointains. Même si indirectement, car la censure est supprimée, ces textes sont contrôlés par l'État. Leur contenu ne peut être que favorable à l'expansion coloniale et au maintien du système, ce qui a souvent pour conséquence la filtration des éléments et l'occultation de la réalité. Cela doit être pris en compte lors toute analyse des récits de voyage écrits dans la période (Venayre 2012 : 13, 128–129).

L'analyse des récits de voyage en tant que sources historiques demande une méthode fondée sur le contenu des textes, sur le contexte historique et sur les particularités du genre. Utiliser une méthode pour l'analyse est particulièrement important pour dépasser le simple résumé des textes (Szász 2016 et 2021). Chaque époque et chaque société ont leurs propres attentes vis-à-vis du voyageur et le texte n'est jamais exempt d'influences politiques (Venayre 2012 : 12). Nous pouvons cependant constater que les informations passées sous silence et négligées par le voyageur peuvent être aussi importantes que celles qui sont présentes dans le texte. Le silence nous révèle des détails sur les connaissances du voyageur et du public lecteur et sur les exigences de l'époque où le voyage a été effectué. Il est évident que le voyageur ne peut pas décrire tout ce qu'il voit ; l'absence récurrente de certains éléments doit cependant attirer l'attention du chercheur.

Les touristes au Maghreb colonial : un témoignage particulier

Dans notre étude, nous nous concentrons sur les récits de voyage écrits par des touristes français et hongrois sur l'Afrique du Nord coloniale entre 1881 et 1914. Les textes français sont précieux du point de vue des recherches coloniales. Ils constituent un corpus non négligeable qui facilite la compréhension du fonctionnement de la propagande coloniale. Écrits et publiés en grand nombre, ils relèvent d'importants caractéristiques de l'activité propagandiste d'un État colonisateur qui visait à « faire connaître et faire aimer » les colonies à l'aide de l'aménagement touristique du territoire (Zytnicki et Kazdaghli 2009 : 9 ; Zytnicki 2012). Les textes nous informent

également sur les exigences des lecteurs et sur l’opinion publique de l’époque. Nous utilisons les descriptions des voyageurs hongrois pour constituer un groupe de contrôle. Il est à noter que l’Afrique du Nord occupe une place particulière dans l’histoire française et une place marginale, sinon négligée, dans l’histoire hongroise. Cette différence renforce les traits caractéristiques de chacun des textes.

Au sujet des voyageurs français, les causes du voyage sont multiples, mais aucun voyageur ne peut visiter le territoire avec des sentiments neutres à l’idée coloniale (Zytnicki 2012). Les militaires, les fonctionnaires, les scientifiques et les missionnaires partaient en Afrique du Nord pour servir l’État, les voyageurs pour satisfaire leur curiosité et les touristes pour le plaisir (Salinas 1989 : 32–35). Les œuvres des scientifiques se concentrent sur un domaine spécifique, que ce soit la population locale, la géographie ou la flore et la faune d’un endroit précis. Les missionnaires s’installent parmi les autochtones dans l’espérance de les convertir et de leur transmettre les connaissances accumulées par les cultures occidentales. Leurs témoignages sont importants car il s’agit du seul groupe de personnes qui vit véritablement parmi les autochtones et voit ainsi un segment de leur vie inconnue pour le voyageur-touriste qui observe de loin. Les voyages effectués par les Hongrois sont dans la grande majorité des cas touristiques. À la fin du siècle, quelques voyageurs ont parcouru l’Afrique du Nord afin d’inventorier les possibilités commerciales. Néanmoins, cette tentative n’a pas eu de succès (Jankó 1888a et 1888b ; Holek 1901 ; J. Nagy 2017 : 15).

Les touristes riches du XIX^e siècle introduisent une nouvelle mode de connaissance et un nouveau point de vue dans les récits de voyage (Pasquali 1994 : 21, 33). Ils représentent un groupe d’observateurs superficiels. Leurs textes sont souvent schématiques, sans originalité. Cependant, cet aspect répétitif donne leur valeur principale, notamment leur force d’influencer l’opinion publique. Leurs récits de voyage sont le plus souvent publiés dans les différents organes de presse, mais aussi sous forme d’ouvrage autonome. Le point de vue qu’ils possèdent est celui de la haute société loyale à l’État. Dans la plupart des cas, ils ne sont pas directement intéressés dans l’affaire coloniale, la seule volonté de voir « l’œuvre coloniale » de leurs propres yeux motive les voyages. Néanmoins, nous constatons qu’ils sont en général favorables à la colonisation. Dans le cas opposé, ils n’osent que très prudemment critiquer le système colonial (Salinas 1989 : 336–340).

Les chercheurs travaillant sur l’histoire de la littérature de voyage soulignent l’importance du point de vue touristique dont l’expansion est un phénomène marquant de la fin de siècle. Les descriptions des touristes sont idéales pour examiner les éléments qui manquent régulièrement des récits. L’appartenance à une même classe sociale, la similitude des itinéraires empruntés lors du voyage, la parution régulière des textes et le grand nombre des descriptions nous permettent de travailler sur un échantillon suffisant pour en tirer des conclusions.

Les non-dits du récit

Les non-dits dans les récits de voyage apparaissent sous plusieurs formes. En règle générale, le voyageur est obligé de trier les informations qu’il collecte au cours du

voyage car l'étendue du récit de voyage ne lui permet pas de tout communiquer aux lecteurs. Le lectorat potentiel est toujours au cœur du système, ses exigences déterminent le contenu des textes. Par conséquent, le voyageur ne doit pas perdre de vue le goût du lecteur (Gannier 2001 : 15–20).

Dans une première catégorie, nous trouvons des détails que le voyageur connaît sans pour autant en faire mention. Les causes en sont différentes. Il choisit de ne pas décrire certains faits parce qu'il les considère comme évidents ou comme peu pertinents ne suscitant probablement pas trop d'intérêt auprès des lecteurs. Il s'agit d'éléments tels que les prix du voyage, les repas et l'équipement de la chambre d'hôtel. Le silence peut être involontaire si le voyageur n'a pas d'accès aux informations souhaitées³. À l'occasion des voyages organisés, nous pouvons remarquer que l'itinéraire et la possibilité des rencontres sont limités. Dans ce cas-là, le voyageur ne peut pas acquérir de renseignements, même malgré sa volonté de satisfaire la curiosité des lecteurs. Ces éléments constituent la deuxième catégorie des lacunes.

Le non-dit ne veut pas toujours dire qu'une information n'est pas présente dans le texte. La déformation de la vérité et l'insertion de la fiction appartiennent également à cette problématique. Dans ce cas, l'auteur fait mention d'un détail mais ne décrit pas la vérité. Ce choix peut être volontaire, le résultat d'une désinformation ou du manque d'information. Il se peut également que le voyageur invente des événements pour gagner les faveurs du lecteur (Antoine 2020 ; Thompson 2011 : 28–30 ; Gannier 2001 : 54–57). La fiction dans le récit de voyage est difficilement repérable et dépasse les limites de notre étude.

Même si le récit de voyage est un genre autobiographique, le voyageur-touriste parle très peu de lui-même. Il publie son récit sous un nom qui peut être le sien ou un nom de plume. Il est rare que le voyageur nous apprenne d'autres informations sur sa vie privée. Sa profession, son lieu de résidence, sa situation familiale passent sous silence. Or, ces informations pourraient aider le chercheur à reconstruire la composition sociale des voyageurs. Dans le cas des voyages en Afrique du Nord, il est évident que les touristes appartiennent à la haute société, car uniquement l'élite disposait des conditions matérielles suffisantes pour effectuer un voyage de plaisir. Ils sont cependant particulièrement discrets à propos de leur identité. L'absence d'information sur leur statut nous mène à poser des questions comme : Y a-t-il des professions particulières qui sont davantage représentées parmi les voyageurs ? Est-ce qu'il y en a qui ne se déplacent pas ? Quel est l'âge moyen des voyageurs ? Quel est leur statut familial ? Voyagent-ils seuls ou accompagnés ? Pour répondre aux questions de ce genre, le chercheur est obligé de recourir à des sources complémentaires variées. Le fait que les touristes ne sont pas en général des personnages connus, pose une première difficulté car ils laissent très peu de traces. Leur profession n'est pas connue, ils ne publient pas d'autres textes, et ils ne

³ C'est dans les récits de voyage sur l'Union soviétique et des États totalitaires que l'étude du silence involontaire du voyageur nous paraît le plus facile en ce que le voyage reste dans le cadre minutieusement organisé par un organisme étatique : l'itinéraire est limité, le voyageur est strictement contrôlé, il ne peut décrire qu'un monde artificiellement créé par la propagande. Les informations les plus précieuses sur le pays sont passées, dans chacun des cas, sous silence (Mihályi 2017 ; 2018a ; 2018b).

mentionnent pas leur compagnie de voyage alors que cette dernière pourrait faciliter les recherches. L’appartenance à une association ou à un cercle quelconque peut orienter le chercheur, car ils conservent les documents qui contiennent des renseignements sur les membres. De temps en temps, la presse publie des informations sur les voyageurs dont les récits figurent dans ses colonnes. Sinon le chercheur est obligé de fouiller des archives, ce qui ne garantit pas toujours des résultats.

Les prix sont également passés sous silence. Les voyageurs communiquent rarement des informations sur le coût du voyage. Si toutefois ils le font, c’est surtout pour se plaindre des prix élevés des services et des tricheurs. Les voyageurs évoquent les soucis financiers quand ils sont à court d’argent. L’homme qui souffre de faim et doit se contenter d’un logement médiocre et de moyens de transport inconfortables apparaît dans les récits comme un héros prêt à supporter tout pour l’accomplissement du voyage. Néanmoins, les soucis financiers ne sont pas fréquents dans le cas des voyages touristiques. Dans d’autres cas, on fait mention des réductions de prix offertes par les compagnies de chemin de fer, ou le marchandage dans les souks, action que fait partie de la tradition arabe. Les coûts de l’hébergement et de la restauration ne sont pas mentionnés.

Les différents types d’hébergement reçoivent également peu d’attention de la part des voyageurs. Le nom de l’hôtel est souvent mentionné, mais en général le voyageur ne révèle aucune information sur l’aménagement, le niveau du confort et les prix. Les touristes expriment de temps en temps leur satisfaction ou leur mécontentement relatifs aux services et le confort de l’hôtel, mais ils ne décrivent pas les conditions de logement. La citation qui suit montre combien les voyageurs négligent de décrire leur logement : « Palmiers, eucalyptus, point d’orangers ni de citronniers. Nous sommes logés sur la place à l’hôtel d’Orient. La statue de Thiers est au bout de la place, à côté de la mer. » (Trumet de Fontarce 1896 : 44). Nous pouvons observer chez le même voyageur qu’il attribue plus d’attention aux conditions météorologiques qu’à la description de l’hôtel où il passe plusieurs nuits : « Il est une heure du matin quand nous entrons à notre hôtel, Grand-Hôtel du Louvre, médiocre. Toute la journée, il est tombé un peu de brouillard humide ; vers trois ou quatre heures la pluie s’était épaissie. » (Trumet de Fontarce 1896 : 46) Si des informations sur l’hébergement apparaissent, c’est uniquement pour se plaindre de la qualité :

Il est neuf heures. Il faut nous organiser pour la nuit. Nos deux pièces n’ont ni parquet ni carrelage naturellement ; si elles ont été carrelées au début, il en reste à peine quelques traces. Je ne suis pas sans préoccupation pour notre sommeil dans une installation si primitive. Notre chambre à coucher a environ 3 mètres d’un côté sur 3 mètres 50 de l’autre. Deux fenêtres sont percées à 1 mètre 80 ou 2 mètres du sol ; elles sont côte à côte, elles ont 25 à 30 centimètres de large sur 50 à 60 centimètres de haut. Il y a dans ce sens trois carreaux à chaque fenêtre, l’un d’eux est absent. En contemplant la terre froide, la fenêtre mal close, je m’apprête à passer la nuit sur ma chaise devant le feu renouvelé (Trumet de Fontarce 1896 : 54-55).

Les auteurs ne consacrent pas de lignes à leurs habitudes alimentaires quotidiennes non plus. Ils ne parlent ni de la composition des repas, ni du nombre des repas par

jour. Nous ne savons pas si les voyageurs goûtaient les spécialités locales ou s'ils se contentaient de la cuisine européenne qu'ils consomment chez eux aussi. Or, la gastronomie est un élément important de la découverte d'une culture. Un seul cas fait exception à ce constat : lorsque les voyageurs sont invités en Afrique du Nord⁴. Dans ce cas, ils doivent participer aux réceptions officielles. Les repas sont en général abondants avec un menu à l'européenne. Nous pouvons conclure de cette lacune que l'expérience de la gastronomie locale n'a joué un rôle si important dans la connaissance du pays que de nos jours.

Nous trouvons également des lacunes dans la description du programme quotidien. La disproportion entre la description du paysage et des activités culturelles est frappante. Il arrive souvent que le voyageur décrive les événements d'une journée entière en quelques lignes et consacre des pages à la description du paysage vu à travers les vitres du train lors du voyage entre deux lieux à visiter. Dans ce cas, les lecteurs peuvent se poser la question de savoir pourquoi le voyageur ne parle pas davantage de son programme. Dans le passage ci-dessous, Henri de Frileuze décrit une journée entière :

Soukarras, lundi 11 mai.

À peu de distance du fameux champ de bataille de Zama, sur le versant de deux collines, il est une petite ville que les arabes [sic] nomment aujourd'hui Soukarras ; ses maisons blanches s'élèvent sur l'emplacement d'une ancienne ville romaine appelée Thagaste, et des ruines se voient encore à moitié enfouies dans le sable. C'est là que naquit sainte Monique, et que saint Augustin fit ses premières études qu'il devait plus tard terminer à Madaure et à Carthage. (Frileuze 1900 : 41-42)

Nous constatons la même brièveté lors de la description de Batna, ville dans les Aurès, chef-lieu d'une subdivision militaire de la province de Constantine :

Vers dix heures nous arrivons à Batna, ville bâtie à la française. Les rues, larges, droites, les maisons neuves, régulières, font contraste avec l'habitation arabe ; mais rien d'intéressant à voir, et nous avons hâte de nous rendre à Lambèze et à Timgad. (Frileuze 1900 : 28)

Rezsó Tóth décrit son séjour à Oran avec le même laconisme :

Notre temps fut limité ; il n'y a même pas beaucoup de choses à voir. Une courte promenade dans le musée de la ville, où, comme à Tunis, les mosaïques romaines sont les plus valeureuses ; un aperçu sur l'ancienne mosquée merveilleuse d'Oran, la *Mosque du Pacha* [sic] ; promenade à voiture sur les boulevards tout droits et modernes qui miment Paris et sur les places vastes où poussent des palmiers ; la visite de quelques statues, [...], vagabondage dans ledit quartier arabe [...] et dans le petit parc citadin : il n'y a plus rien à dire sur l'Oran. (Tóth 1904 : 24⁵)

La brièveté de la description de Tóth est encore plus remarquable si nous prenons en considération que le public lecteur hongrois ne disposait pas

⁴ Les voyageurs invités dans le pays se définissent dans certains cas comme touristes et font preuve du regard touristique dans leurs récits. C'est la raison pour laquelle nous mentionnons ce cas particulier.

⁵ Nous traduisons.

d’autant de connaissances sur les villes algériennes que les Français. Grâce à différentes sources textuelles et visuelles qui inondaient véritablement le marché, le public lecteur français était plus initié à la culture nord-africaine et coloniale. Le public hongrois ne les rencontrait qu’à travers les courtes descriptions qui paraissaient d’ailleurs rarement dans les journaux.

L’archiduc Joseph-Auguste⁶ témoigne de la rapidité des visites qui empêchent le voyageur d’observer la ville en profondeur⁷ :

Quand je jette un regard derrière, je vois que Bánfi et les deux femmes de chambre tournent dans une autre rue avec les bagages. Je crie au cocher : ils vont où ? [...]

– À la gare – répond-il avec indifférence.

– Et nous allons où alors ? – À la gare. Je voudrais seulement que vous voyiez la ville.

– Bon, allons-y, mais n’y retardons pas beaucoup car nous n’avons que dix minutes.

– Et nous avons parcouru la ville en cinq minutes. (József Ágost 2002 : 18⁸)

L’absence des contacts personnels est particulièrement frappante dans les récits des touristes. Les discussions manquent dans la plupart des textes. Le touriste regarde de loin, il observe les habitants comme il aurait observé les animaux et les plantes. L’observation reste superficielle. Les descriptions ne sont pas basées sur les entretiens mais sur les stéréotypes et les descriptions d’autres voyageurs. Le plus souvent, le touriste cherche à confirmer ce qu’il connaissait déjà avant le voyage (Zytnicki 2016 : 41-51). Le manque des contacts falsifie l’image créée sur l’autochtone et mène à des malentendus. L’exemple de l’archiduc Joseph-Auguste nous montre combien il s’appuie sur une observation distancielle et sur une vision stéréotypée apportée de son pays :

Le peuple garde son caractère typique de juif. Visage de forme allongé, nez long et courbé (ou court, recourbé vers le haut, mais de toute façon nez typiquement juif), yeux de poisson, coins des lèvres tournés vers le bas, (roux, bruns, noirs, blondes) cheveux avec rouflaquettes, peau claire et pour la plupart taille maigre et grande. La plupart entre eux porte de fez, de haik ou de burnous. Les femmes ne couvrent pas leur visage, elles sont pour la plupart grosses ; nous remarquons beaucoup d’assez beau visage parmi elles. (József Ágost 2002 : 42⁹)

⁶ Archiduc et militaire de carrière (feld-maréchal pendant la Grande Guerre), personnage illustre de l’histoire hongroise. Arrière-petit-fils de Léopold II (1747–1792), « empereur du Saint-Empire » et roi de Hongrie et petit-fils de Joseph de Habsbourg-Lorraine (1776–1847), comte palatin de Hongrie qui a mérité le nom « le plus grand Habsbourg » grâce à son travail pour le développement du pays pendant l’Ère des réformes. Joseph-Auguste est descendant d’une famille de renom et a reçu une éducation purement hongroise. Personnage d’une grande culture, il a contribué à la vie scientifique hongroise entre autres par un manuel de grammaire tzigane publié par l’Académie hongroise des sciences et par un livre de botanique.

⁷ La relation des aventures de l’archiduc Joseph-Auguste (« József Ágost » ou « József főherceg » en hongrois) fut d’abord publiée sous forme de feuilleton en 1911 dans la revue *Századok legendái* (« Légendes des siècles »), et seulement en 2002 sous forme de livre. Nous avons utilisé cette dernière édition.

⁸ Nous traduisons.

⁹ Nous traduisons.

Les touristes n’entrent pas en contact ni avec l’élite locale, ni avec les autochtones qui vivent dans des endroits isolés du pays. Ils croisent les habitants qui fréquentent les rues et les endroits touristiques. Ces passagers appartiennent à différents groupes ethniques et sociaux. Ils essaient quand même de les distinguer d’après leurs vêtements et leur allure (Salinas 1989 : 210–212). Voici quelques témoignages :

Constantine garde encore son caractère arabe très accusé. Les indigènes en très grand nombre circulent dans les rues avec leurs costumes, leurs ânes, leur type que nous connaissons bien déjà. Mais ils ont presque tous l’air misérable. Ils ont loin de montrer les beaux types et les beaux costumes de Tunis. (Trumet de Fontarce 1896 : 47)

La ressemblance augmente de ce qu’ici il n’y a presque plus d’Arabes ; on voit en plus grand nombre des nègres, des Espagnols, des Juifs, mais peu de burnous et de turbans. Nous remarquons la mairie, belle construction neuve [...]. (Trumet de Fontarce 1896 : 73)

Puis [...] nous descendons dans la partie septentrionale de la ville, et dans le quartier Halfaouine, qui renferme un grand nombre de maisons intéressantes et quelques riches mosquées, comme celles de Youssef-Sahab et de Sidi-Marez. C’est aussi le quartier des Juifs que l’on reconnaît à leur costume original. (Frileuze 1900 : 48)

Si les touristes ont l’occasion de discuter avec les autochtones, ce sont les habitants des quartiers touristiques des grandes villes qui travaillent dans les différents services (cochers, serveurs, guides). Les mendiants et les escrocs apparaissent également dans les récits mais sont présentés comme un élément du paysage algérien. Les causes de leur situation misérable ne sont pas exposées. Dans la plupart des cas, le touriste n’a d’autre possibilité que de discuter avec les Européens (militaires avant tout) installés dans la colonie. Les discussions qui se déroulent entre eux relèvent peut-être quelques détails sur la nature du régime colonial, mais n’initient pas le touriste dans la culture des autochtones. D’ailleurs, comme nous pouvons lire dans la description de Trumet de Fontarce, les autochtones se refusent à rencontrer les visiteurs européens, ainsi l’intérieur de leur maison reste inconnu (Salinas 1898 : 172) : « J’avais exprimé à mon guide le désir de pénétrer dans l’intérieur d’une famille arabe. – C’était impossible ; mais dans une famille juive, cela se peut » (Trumet de Fontarce 1896 : 32) !

Dans le cas des voyages touristiques, l’itinéraire parcouru est également limité. Deux facteurs déterminent les itinéraires empruntés : d’abord la structure des routes et du chemin de fer qui dirige les voyageurs vers les grandes villes touristiques, ensuite les recommandations des guides. Ces livres, rédigés sur demande étatique, prescrivent aux voyageurs les itinéraires considérés comme sûrs et intéressants. Le touriste qui ne connaît pas le territoire, se livre aux conseils du guide et n’ose pas quitter l’itinéraire proposé (Zytnicki 2016 : 20). D’autant plus que certaines routes sont considérées comme dangereuses, incontrôlées où les touristes risquent leur vie. De ce fait, l’État exerce une influence directe sur les parcours. Le voyageur-touriste qui effectue un séjour relativement court (2–3 semaines), préfère rester sur le littoral qui est plus développé, avec un certain niveau d’infrastructure et plus européenisé. Les grandes villes répondent plus aux attentes des touristes que la campagne inconnue, peu développée et souvent dangereuse. Ainsi, le voyageur

n’entre pas dans l’intérieur des pays, ce qui résulte que la véritable province nord-africaine n’est pas présentée dans les récits de voyage. Les principales scènes décrites restent des grandes villes, transformées au goût des colons mais qui sauvegardent un peu d’ambiance locale, exotique. Comme les endroits touristiques sont aménagés selon les goûts des touristes, ils sont en eux-mêmes artificiels et trompeurs, ce qui offre une sensation qui paraît authentique, mais ne représente pas la réalité. Le touriste, qui parcourt uniquement ces endroits, falsifie involontairement l’image véhiculée sur un pays car il n’a même pas la possibilité de décrire le vrai pays (Urbain 2002 : 260–261 ; Salinas 1989 : 394).

La présentation et la réflexion sur le fonctionnement et la nature du système colonial reçoivent disproportionnellement peu d’attention dans les récits des touristes. Or, il s’agissait d’une question omniprésente de la vie politique française. Les touristes, préoccupés d’énoncer leurs impressions suscitées par l’ambiance du pays, ne s’y intéressent pas, ou au moins, ils n’en parlent pas dans leurs récits. La relation coloniale apparaît comme une évidence qui n’exige aucune explication. Si les touristes tirent des conclusions ou partagent leurs avis sur la question, cela se trouve à la fin du texte, comme une partie indépendante des choses vues au cours du voyage. Il paraît que les avis des voyageurs sur la colonisation ne résultent pas du voyage proprement dit mais recueillis et développés avant le voyage. Le fait que le sujet est relégué à l’arrière-plan empêche de faire une conclusion sur les avis des touristes sur la colonisation elle-même. À partir des récits consultés, nous constatons que les touristes avaient vu le mauvais côté de la colonisation car les mendiants et la pauvreté apparaissent régulièrement dans les textes. Pourtant, ils le considèrent comme la faute des autochtones qui ne veulent pas profiter de la présence européenne (Zytnicki 2012).

Pour ne pas généraliser...

Comme les récits de voyage sur l’Afrique du Nord colonisée constituent un corpus large et comme par nature tous les textes sont différents, nous trouvons toujours des exceptions. Si certains éléments manquent en général dans les récits, il n’est pas vrai que nul ne les indique. Le récit de voyage manuscrit de Paul Sabatier (1896) contient des détails uniques. Participant au *Congrès de l’Association française pour l’avancement des sciences*, il a passé une vingtaine de jours sur le continent africain. Sa manière de voir témoigne d’un statut entre invité, voyageur et touriste. Il décrit le prix de certains services (surtout le coût des moyens de transport), l’ameublement des chambres d’hôtel, la composition des repas et les dialogues entre les habitants locaux et lui-même. Il reprend cependant les stéréotypes habituels pour la description des habitants du pays et il consacre une place démesurée au paysage. Cela prouve les limites du regard touristique : bien que le voyageur ait l’intention de donner une description précise, il ne s’approche pas des autochtones et privilégie l’expression de ses impressions provoquées par le paysage.

Le devoir du chercheur et les sources complémentaires

Les informations qui manquent concernent avant tout la réalisation du voyage (déplacement, hébergement, restauration), et en partie le pays visité (territoires non-visités, manque de contact et ainsi la disparité des sources d'information). Les deux types de lacunes influencent le travail du chercheur. Le premier concerne la vérification de l'authenticité du voyage. Le chercheur doit examiner la faisabilité de l'itinéraire décrit dans le récit en comparant les possibilités du voyageur à la description. Il se peut que l'itinéraire que le voyageur prétend effectuer dans un certain temps ne soit faisable en réalité que dans un intervalle plus long. Il arrive également que le voyageur rapporte des rencontres qui ne pouvaient se réaliser que dans son imagination. Pour éviter ces pièges, le chercheur doit s'efforcer à connaître dans le détail le contexte historique et social de l'époque dans laquelle le voyage a été effectué. Sinon, le travail ne serait que le compte rendu du récit de voyage. Les détails qui concernent la réalisation du voyage permettent donc au chercheur de reconstituer les itinéraires du voyageur et d'évaluer combien il a profité des possibilités offertes par le territoire visité.

Pour compléter les informations qui ne se trouvent pas dans les récits de voyage, le chercheur peut faire recours à d'autres sources contemporaines, comme les guides, la presse et les ouvrages vulgarisateurs. Ces imprimés peuvent être perçus comme des sources secondant l'analyse des récits. Les guides contiennent toutes les renseignements dont le voyageur de l'époque avait besoin pour entreprendre son parcours. Nous y retrouvons une grande quantité d'information comme les horaires, les itinéraires, les moyens de transport, la liste des hôtels, des restaurants et des endroits recommandés aux voyageurs. Les guides nous renseignent sur les conditions d'hygiène, les maladies, le niveau de la sécurité et les risques du voyage. D'une façon indirecte, ils nous transmettent également les croyances et les préjugés répandus à l'époque étudiée. Ils nous montrent comment l'homme de l'époque a essayé de faire face à un monde inconnu ou peu connu. Dans la presse, surtout dans les magazines didactiques et les feuilles spécialisées aux voyages, nous trouvons une grande quantité d'informations sur les pays lointains. Quoiqu'il soit impossible de lire tous ces articles, avec un sondage effectué, le chercheur peut avoir une idée sur les connaissances dont le voyageur pouvait disposer sur le pays avant son départ. Les articles de presse nous renseignent également sur l'intérêt que les gens portaient pour un pays, car les endroits qui figurent souvent dans la presse témoignent d'une prédilection certaine, tandis que d'autres sujets rarement évoqués montrent que le public lecteur ne s'y intéressait guère. Les autres ouvrages vulgarisateurs aident également à inventorier les connaissances dont le public pouvait disposer. Une étude comparée de ces ouvrages et des récits de voyage nous montre combien les voyageurs se sont appuyés sur des œuvres vulgarisatrices. Elle nous révèle également combien les récits de voyage nuancent les images véhiculées par la presse et par d'autres ouvrages vulgarisateurs.

Comment les informations manquantes aident-elles le travail des chercheurs ? Elles permettent d'abord de comprendre ce que les voyageurs ont considéré comme des détails connus ou faits négligeables. Cela montre également les genres

d’informations précieux pour une époque donnée. On se trouve alors plus près de ce qui intéressait le public lecteur. Finalement, dans certains cas, ces informations aident à comprendre le rôle de la politique dans le processus de la création de l’image. L’exemple de l’Afrique du Nord illustre que l’État colonisateur essaie d’influencer le choix des voyageurs par la limitation des itinéraires. Les recommandations des guides ne perdent jamais de vue les intérêts étatiques, et proposent aux voyageurs des territoires européens, développés, pimentés d’exotisme falsifié. Elles veillent à ce que le voyageur évite les endroits non désirables, considérés comme dangereux, bondés de masses appauvries qui représentent les inconvénients du système colonial.

Le chercheur doit donc prendre en considération pourquoi les récits passent certaines informations sous silence. Consacrer plus d’attention aux éléments manquants pourrait contribuer à réinterpréter les résultats des recherches sur le récit de voyage comme outil principal au service de la vulgarisation des connaissances et également sur le genre. Dans le contexte des récits de voyage coloniaux, l’étude des lacunes pourrait aider à mieux comprendre un segment de la propagande coloniale. Sur une échelle plus large, la structure des lacunes devrait être étudiée en relation avec tous les textes viatiques au service de la propagande.

Il se pose également la question de la faisabilité d’une catégorisation des informations qui manquent des récits de voyage. Y a-t-il des éléments qui manquent systématiquement des textes décrivant le même pays dans une même époque ? Est-ce que nous pouvons repérer des lacunes-types selon les différents types de voyageur (militaires, scientifiques, missionnaires, fonctionnaires, touristes) ? Au sens large, est-ce que les éléments manquants peuvent-ils devenir des indices lors de la catégorisation des textes ?

Conclusion

Dans son article intitulé *Une littérature légèrement fictive*, Philippe Antoine constate que les mensonges et les silences sont des éléments incontournables du récit de voyage car l’insertion de la fiction favorise la conquête du public lecteur. Il souligne que les chercheurs acceptent le genre ainsi, avec la possibilité de ne pas être toujours entièrement authentique (Antoine 2020). Si les littéraires peuvent accepter que le récit de voyage et la fiction s’associent, l’historien doit estimer l’importance et la signification des non-dits, mensonges et silences. Les éléments qui ne figurent pas dans le texte du récit mais parviennent au public lecteur par d’autres moyens (presse, guides, ouvrages vulgarisateurs) sont également révélateurs de la conception de l’époque et du contexte des voyages.

En ce qui concerne les informations passées sous silence, l’étude comparée de quelques récits de voyage français et hongrois nous montre qu’il n’y a pas de différence apparente dans les descriptions des touristes appartenant à diverses nationalités. Les textes se focalisent sur la présentation des mêmes éléments (paysage, monuments, apparence physique des locaux) et négligent les mêmes détails. L’absence des éléments mentionnés plus haut est compréhensible dans le cas des voyageurs français car un grand nombre de sources secondaires permettant de combler les lacunes était à la disposition du public lecteur. En même temps, les

images de l’Afrique du Nord étaient moins présentes dans les imprimés hongrois, et la pratique du tourisme n’était aussi répandue en Hongrie qu’en France. Ainsi, le public lecteur hongrois ne pouvait pas si facilement s’appuyer sur ses connaissances au préalable pour compléter et interpréter le contenu des récits de voyage. Vu le désintérêt général porté vers le Maghreb, les lecteurs hongrois rencontraient également des difficultés de recourir à d’autres types de documents pour pallier les lacunes. Connaissant ces faits, la négligence des touristes hongrois est plus surprenante que celle des Français.

Somme toute, le regard touristique paraît être moins déterminé par le pays d’origine du voyageur que par l’époque dans laquelle le voyage a été effectué, même si le contexte historique a une influence certaine sur le contenu des textes. Le résultat de ce regard touristique est un ensemble de textes doté de caractéristiques similaires : éléments répétés à l’infini et lacunes révélatrices importantes. Dès que le récit de voyage se met au service d’un État, le chercheur doit prendre en considération les informations qui sont passées sous silence pour comprendre la vraie signification des textes et leur influence sur l’opinion publique.

UNIVERSITÉ DE SZEGED
doctorante en histoire
 mihalyidori@gmail.com

BIBLIOGRAPHIE

ANTOINE, Philippe (2020). « Une littérature légèrement fictive », *Viatica*, n° 7, [En ligne] <https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=1287>. Consulté le 17 juin 2022.

CHATEAUBRIAND, François René de (2005). *Itinéraires de Paris à Jérusalem*, Paris : Gallimard, [1811].

József Ágost (2002), *Útiemlékek Afrikából*, Nagykanizsa : Zalaerdő Rt.

FRILEUZE, Henri de (1900). *Impressions de voyage. Algérie et Tunisie*, Alençon : Typographie et Lithographie Alb. MANIER.

GANNIER, Odile (2001). *La littérature de voyage*, Paris : Ellipses.

HOLEK, Sámuel (1901). « Magyarország és Északafrika », *Közgazdasági Szemle*, vol. XXV., n° 26, 833–842.

J. NAGY, László (2017). *Magyarország és az arab világ 1947–1989*. Szeged : JATEPress.

JANKÓ, János (1888a). « Érdekeink Észak-Afrikában », *Nemzetgazdasági Szemle*, vol. XII., 107–126.

JANKÓ, János (1888b). « Kereskedelmünk Észak-Afrikában », *Nemzetgazdasági Szemle*, vol. XII., 520–541.

MIHÁLYI, Dorottya (2017). « Propagandistes involontaires : voyageurs français aux “pays des travailleurs” », Ioana Marcu et Ramona Malita (dir.), *Agapes francophones 2017*, Actes du XIII^e Colloque International d’Études Francophones (CIEFT 2017) « Silence(s) », Szeged : JATEPress, 189-196.

MIHÁLYI, Dorottya (2018a). « Utazás vagy utaztatás ? Francia utazók a Szovjetunióban és a Kínai Népköztársaságban », *Valóság*, vol. LXI., n^o 6, 24–31.

MIHÁLYI, Dorottya (2018b). « La contrainte de vitesse comme instrument de non-perception », *Acta Romanica*, « Vitesse – Attention – Perception », t. XXX., 181–189.

PASQUALI, Adrien (1994). *Le tour des horizons. Critique et récit de voyage*, Paris : Klincksieck.

PRATT, Mary Louise (2008). *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, New York : Routledge, [1992].

SABATIER, Paul (1896). *Deux semaines en Tunisie et en Algérie*, [En ligne] <https://tolosana.univ-toulouse.fr/fr/notice/168398281>. Consulté le 8 mars 2021.

SALINAS, Michèle (1989). *Voyages et voyageurs en Algérie 1830-1930*, Toulouse : Éditions Privat.

SZÁSZ, Géza (2016). *Ki fog itt segíteni ? A reformkori magyarország képe a francia útleírásokban*, Szeged : JATEPress.

SZÁSZ, Géza (2021). « Hogyan olvassunk útleírást ? », *Acta Historiae Litterarum Hungaricum*, 35, 59–80, [En ligne] <https://ojs.bibl.u-szeged.hu/index.php/ahlithun/article/view/34186>. Consulté le 17 juin 2022.

THOMPSON, Carl (2011). *Travel Writing*, London : Routledge.

TÓTH, Rezső (1904). *Északafrikai kikötők (Tunisztól Tangerig)*, Budapest : Lampel Róbert.

TRUMET DE FONTARCE, Armand (1896). *Souvenirs d’Afrique. Algérie et Tunisie*, Bar-sur-Seine : Imprimerie V^eC Saillard éditeur.

URBAIN, Jean-Didier (2002) *L’idiot du voyage. Histoire de touristes*. Paris : Éditions Payot & Rivages, [1991].

VENAYRE, Silvain (2012). *Panorama du voyage (1780-1920)*, Paris : Les Belles Lettres.

ZYTNIICKI, Colette (2012). « Faire son “métier” de touriste dans l’Algérie coloniale de la Belle Époque », Fabienne Le Houérou (dir), *Périples au Maghreb. Voyages pluriels de l’Empire à la Postcolonie (XIX^e–XXI^e siècle)*, Paris : L’Harmattan, 25–43.

ZYTNIICKI, Colette (2016). *L’Algérie, terre de tourisme*, Paris : Vendémiaire.

ZYTNIICKI, Colette, Habib KAZDAGHLI (2009). *Le tourisme dans l’Empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e–XX^e siècles)*, Paris : Publications de la Société française d’histoire d’outre-mer.